

FRANÇOIS GACHOT

Le pays perdu

[vers 1960]

On peut perdre un pays comme on perd un être. L'âme et le corps, tout ce qui tenait ensemble dans un geste de la main, l'éclat d'un regard, l'intonation d'une voix, faits de ces millions de mains, de regards, de voix par lesquels un peuple aussi peintre que poète et musicien vous perçait journellement le cœur, en menant simplement sa vie quotidienne. Brusquement, la main retombe, le regard s'éteint, la voix ne vous parle plus. La veille encore, on se sentait si sûr d'une telle présence qu'on négligeait d'y attacher trop de prix. Le temps de se retourner, stupéfait : inutile de tendre le bras en direction du gouffre qui vient de s'ouvrir. On n'a plus rien.

J'ai ainsi perdu la Hongrie, en l'espace de quelques secondes, un après-midi de septembre 1949, après vingt-cinq ans d'un commerce qui ressemblait à une liaison amoureuse. Celle-ci avait été, d'ailleurs, à mon insu, préparée, me semble-t-il, de longue date. Dès 1918 une sorte de prédestination ne m'avait-elle pas directement amené de province à l'appartement parisien dans lequel une demoiselle Dudas, née en France de parents hongrois, conservait, outre d'appréciables recettes culinaires, une gravure représentant « Le retour de la fiancée » d'après le tableau de Barabás ? À partir de cette minute, le malin génie qui se cachait dans l'entrelacs des lettres figurant le titre, incompréhensible pour moi, de cette gravure avait commencé, je suppose, de veiller secrètement sur mon sommeil et mes rêves d'étudiant. Et lorsque, six années plus tard, l'apparent hasard d'une vacance de poste m'avait fait nommer à Budapest, c'est également lui, je n'en doute pas, qui, une semaine à peine après mon arrivée, conduisit sur ma route celle en qui se concrétisa tout de suite, à mes yeux, le visage de la Hongrie, une Hongrie que je me sentais déjà prêt à épouser.

Il s'agit maintenant de supprimer distance et temps, de faire intérieurement machine arrière, pour tenter de ressusciter ce qui n'est plus. Dans le monde dans lequel je vis, de ce côté-ci d'une frontière qu'on m'a rendue infranchissable, les figures des morts et des vivants se mêlent d'une manière presque indiscernable puisque tous habitent une région sur laquelle pèse pour moi le même interdit.

Quand on n'a pas plus le droit de visiter les maisons que les tombes, tout salut aux amis risque facilement de prendre la forme d'un *requiem*, les avenues du souvenir ressemblent trop à celles du cauchemar, celles où l'on s'enlise tandis que la face exsangue d'un disparu hurle encore votre nom, avant que ne se referment sur lui les portes d'un bagne éternel.

Je suis venu trop tard en Hongrie pour avoir vu voler sur les belles lèvres d'Ady les images de sang et d'or par lesquelles il préfigurait, en grand poète visionnaire, le destin tragique de son pays. Mais j'ai contemplé son masque, ses manuscrits, peu à peu la force de ses vers me pénétrait comme par osmose et sur la chevelure de feu de sa femme, Csinszka, j'ai encore aperçu le reflet de son génie. Pour les autres, les représentants de cette grande génération du « Nyugat », ce mouvement dont le France n'a guère possédé l'équivalent car sa révolution poétique et artistique s'accompagnait d'une libération totale de l'esprit, avec des aperçus sociaux et politiques, s'ils m'ont accueilli, malgré notre différence d'âge, comme un des leurs, c'est, bien sûr, parce que j'étais Français, écrivain de surcroît, et messenger, de par mes fonctions, de cette culture occidentale à laquelle ils avaient la volonté et le droit d'appartenir. Mais c'est surtout parce qu'au sein du collège Eötvös, l'Ecole normale supérieure de Hongrie, que j'habitais, le plus admirable, le plus fraternel Mentor¹ qui se puisse imaginer, le critique et traducteur de Flaubert et de Proust, de Claudel et de Gide, était venu me trouver et me prendre par la main. Je lui dois tout. Il m'a tout expliqué, tout fait sentir, si bien que le jour où j'ai été à même de lire dans l'original les œuvres dont il m'avait entretenu j'ai eu l'impression de pénétrer dans le domaine de la littérature hongroise en initié, en être de la même race et non en étranger, capable de comprendre le sens des phrases mais auquel échappe pourtant ce qui reste le plus spécifiquement hongrois, quelque chose comme le parfum du terroir.

Qu'on me rende la salle enfumée du Café Central pour que j'y retrouve l'ombre de Babits, tel qu'il m'apparut pour la première fois avec son vaste front, ses mèches tombantes, son regard brûlant, en compagnie de sa femme, la poétesse Sophie Török et du critique Aladár Schöpflin. Le plus intimidé des deux, je devais l'apprendre par la suite, ce n'était pas le petit Français de 24 ans qui venait de lire dans la traduction allemande « Le château de cartes » mais le

¹ Albert Gyergyai (Nagybajom, 20 janvier 1893 – Budapest, 7 juillet 1981) fut un historien littéraire hongrois, professeur d'université, écrivain, traducteur.

poète en qui se fondaient les préoccupations d'un homme du XX^e siècle et la tradition classique du successeur d'Arany, si timide que, face à tout nouveau-venu, il balbutiait comme un collégien. Évidemment il ne pouvait pas deviner que, bien avant d'avoir pris connaissance de son livre, j'avais éprouvé presque jusqu'à la nausée la désolation de cette populeuse et grise ville de banlieue, Újpest, dans laquelle se situait l'action de son roman. Comment la glace entre nous se trouva-t-elle rompue ? Par la magie d'un vers, l'évocation d'un nom, celui de Baudelaire ou d'Edgar Poe dont il était le traducteur incomparable ? Il m'a donné plus tard ce livre de sa maturité qui est sans conteste son chef-d'œuvre en prose : « Les fils de la mort ». La lente déchéance d'une famille de propriétaires terriens dans la région de Szekszárd, sa ville natale, s'enfle et s'élève ici jusqu'aux sommets d'une épopée tragique, prémonitoire de tout un drame dont il contemplait par avance le déroulement, avec une résignation douloureuse, de ses yeux tristes. Que de fins d'après-midis passées dans son appartement de Pest, que de dimanches d'été dans sa petite maison d'Esztergom sur le mur blanchi à la chaux de laquelle un poème, écrit de sa main, souhaitait la bienvenue aux visiteurs, tenus, en échange, d'y apposer leur signature. La basilique était proche et, toute la matinée, les sonneries des cloches faisaient vibrer l'air surchauffé au-dessus de la colline. C'est là qu'un jour, de sa voix grave, un peu enrouée, il m'a récité quelques-uns de ses vers. Et c'est cette voix que je continue d'entendre, comme chuchotant à travers l'espace la musique de cette admirable supplication que, frôlé déjà par la mort, il adressait à Saint-Blaise, guérisseur des gorges malades.

Un café encore, parmi tant d'autres, dans ce qui était alors l'avenue Andrásy de cette ville où la vie de café jouait un rôle si particulier et l'Éminence grise des lettres hongroises, Osvát, au profil de mage, aux gestes d'officiant, assis sur sa banquette de moleskine, derrière sa table de marbre encombrée de manuscrits, m'ouvre les colonnes de sa revue. Puis voilà chez lui, dans une des petites rues de Buda, à l'aspect semi-campagnard, Kosztolányi, fervent des cures végétariennes et naturistes, avec son rire d'enfant, un enfant un peu géant pour son âge, un peu fou, d'une affabilité débordante. Presque sans transition il passe du français à l'allemand, pour revenir au hongrois dont, en parfait linguiste, il excelle à m'expliquer les plus subtiles nuances. Il aime les mots pour eux-mêmes. Tandis qu'il les caresse, jongle avec eux, on voit se refléter sur sa large face de Janus tantôt l'énigmatique plissement des paupières d'un poète chinois qu'il vient de traduire après un Espagnol de l'âge d'or,

tantôt le sourire cruel de Néron, le héros de son « Poète sanglant ». Mais un autre démon l'habite : la dangereuse candeur de sa petite servante « Édes Anna » qui finit par assassiner ses maîtres, quand il ne cède pas tout simplement à cet humour doux-amer dont témoignent ses meilleures nouvelles.

Ceux-là, du moins, sont morts d'une mort qui n'avait rien d'avilissant pour eux, pour leur dignité d'hommes. Mais qu'avez-vous fait, bourreaux de 1944, de ces compagnons de notre jeunesse avec lesquels nous partions, à la belle saison, ma femme et moi, chaque samedi, pour une promenade qui se terminait inmanquablement dans un de ces petits restaurants où l'on dîne en plein air, en écoutant d'une oreille distraite la musique tzigane. Ils étaient la personnification du talent, de la probité intellectuelle, du savoir ; ils avaient pris la relève de cette génération à son déclin que les pouvoirs publics avaient brimée, bien qu'elle eût été l'honneur de son époque. Pour leurs loyaux services ils n'ont obtenu qu'une récompense : au pays de Balassa et de Petőfi, la déportation puis la fosse commune. Errant en aveugle au milieu de ce charnier, que puis-je faire d'autre pour eux que de ramasser de-ci de-là quelques branches sèches pour essayer de les ajuster en forme de croix. Une croix pour le poète Georges Sárközi, une croix pour le romancier et historien de la littérature Antal Szerb, une croix pour le critique et essayiste Gábor Halász, une croix pour Miklós Radnóti, traducteur d'Apollinaire, en qui brûlait, si droite, la flamme d'une intense et pure poésie. À quel rendez-vous les convier pour qu'ils retrouvent les autres disparus : András Komor, András Hevesi sur qui pleut éternellement la pluie de Paris, telle qu'il l'a chantée dans son roman et qu'avec ce survivant, Pál Ignóty, miraculeusement échappé des tortures d'un autre âge, nous suivions de nouveau ensemble telle route que je sais, un de ces soirs de juin où les acacias sont en fleurs, dans ce pays qui ne soit plus pour nous le pays perdu ?

Si je n'ai pas parlé jusqu'ici d'Attila, c'est qu'en ce temps il ne faisait pas encore partie de notre groupe. Son génie solitaire s'épanouissait ailleurs, Szeged, Paris, le long de ces chemins à lui sur lesquels personne, au fond, ne pouvait le rejoindre. Je me souviens d'un certain dimanche soir et de son apparition bouleversante, comme de quelqu'un qui n'était pas de ce monde, dans un restaurant proche du pont Marguerite où nous finissions de dîner. Ne voulait-il pas prendre place auprès de nous ? Non. Le temps d'échanger quelques phrases, tandis que son regard inquiet errait d'une table à l'autre, et déjà il s'était éloigné, feu follet consumé par sa propre ardeur. Un matin encore,

chez moi, alors qu'il m'apportait sa « Danse de l'ours ». Il cita Villon, m'interrogea sur quelques aspects de la littérature française qui l'intéressaient spécialement. En parlant du sort des écrivains hongrois, il laissa percer sa colère pour stigmatiser cette sorte de mécène dont la générosité se borne tout juste à ne pas laisser mourir de faim ceux qu'ils se flattent de favoriser de leur appui. Nous nous sommes revus souvent. À quoi bon de telles rencontres puisqu'elles n'ont rien empêché ! Tous nous avons été responsables de n'avoir pas su clairement prévoir que sa fuite de bête blessée, entre les hauts murs de la misère qui le cernaient depuis son enfance, ce cauchemar éclairé par la seule lueur d'un amour malheureux, ne pouvait le mener que là où il est venu s'abattre, sur ce talus de chemin de fer à jamais arrosé de son sang.

Les temps qu'Attila a souhaités, attendus, l'auraient-ils mieux préservé du désespoir que ceux dont l'injustice nourrissait sa révolte ? A tous ceux qui ont partagé cette foi le sort de Déry apporte une terrible réponse. Je l'avais connu alors que, récemment rentré de Berlin, il gardait encore toute fraîche la vision singulièrement troublante des scènes qui avaient marqué la courte lutte entre les communistes et les formations nazies, en train de s'emparer du pouvoir. Bientôt il me donna à lire le manuscrit d'un roman dans lequel maints épisodes de ce combat revivaient de façon saisissante. Nous traduisions ensemble des poèmes. Et jusqu'en 1949 nous ne nous sommes jamais perdus de vue. Malgré ses voyages et telle disparition forcée dans un établissement de l'État. Car il aura eu le rare privilège d'être emprisonné pour délit d'opinion par deux gouvernements successifs qui, tout en s'opposant sur la plupart des points, se sont trouvés pourtant d'accord pour persécuter et tenter de réduire au silence les écrivains. Le procès qui lui avait été fait en sa qualité de traducteur du « Retour de l'URSS » de Gide sous le régime de Horthy était bien, du point de vue même de ses accusateurs, d'une telle stupidité que celle-ci en masquait presque le caractère inique. Mais c'était un être intact qui, à peine sorti de prison, était venu me relater ses expériences de détenu, insistant plutôt que sur les privations qu'il avait subies sur l'esprit de solidarité qui s'était manifesté à tout propos parmi ses compagnons de misère. Aujourd'hui que les murs des cellules ont été renforcés et étendus jusqu'à la frontière, sera-t-il dit que la vengeance de ceux qui ne lui pardonnent pas sa fidélité aux idées qui ont inspiré le sens de son œuvre, parce qu'eux-mêmes ne cessent de les trahir, ira plus loin que la haine de ses anciens adversaires ? Même s'ils arrivent à briser dans son corps malade sa volonté agissante, ils ne réussiront pas à empêcher

que sa voix, même étouffée, ne parvienne, bien au-delà de nous qui en gardons présentes à l'oreille toutes les intonations, jusqu'à cette foule d'inconnus pour qui son nom, ses livres tournent au symbole, comme la statue bâillonnée du génie hongrois, au carrefour des peuples asservis.

Cet asservissement, cette tunique de Nessus collée presque sans interruption pendant le cours des siècles au corps de la Hongrie, combien de formes n'a-t-elle déjà revêtues ? Combien de générations, croyant pouvoir s'en débarrasser définitivement, n'ont-elles fait que la secouer provisoirement de leurs épaules, quitte à la sentir bientôt brûler aussi sur leurs flancs ? Est-ce Kassák qui me contredirait, lui que depuis la publication de « La vie d'un homme » je n'ai jamais vu se démentir, qu'il s'agît de son idéal socialiste ou de cette grande exigence qui caractérisait ses poèmes. Pas plus qu'à lui, je ne peux le demander à Illyés. Mais « Le peuple de la puszta » me répond à la place de ce dernier et aussi le souvenir de ces journées passées à Ozora, dans la familiarité des lieux et des êtres qui se sont trouvés à la source de son inspiration, de sa prise de conscience humaine et paysanne. Nous n'aurons plus l'occasion comme alors, il est vrai, de gravir ensemble la pente de cette colline du sommet de laquelle il aimait montrer à ses hôtes cette partie de la Transdanubie que, même à Budapest, il portait constamment dans son cœur. Qu'on ne m'accuse pourtant pas d'interprétation abusive si j'estime qu'en dépit de nos espoirs naïfs rien, pour lui non plus, n'a beaucoup changé dans ce paysage de vignobles, d'arbres fruitiers sur lesquels, à chaque instant de crise, il pose, j'en suis sûr, le regard de ses yeux bridés, rien sauf le nom qu'on donne à la peine des hommes.

On le voit, je trébuche plus que je n'avance. Trop de bustes mutilés gisent par terre. Comment les relever, les panser ? Où sont les mains qui tenaient jadis les pinceaux ? J'ai aimé mes amis peintres de cet amour émerveillé, un peu nostalgique, que j'ai toujours porté à leur art : ils étaient ce que j'aurais voulu être, en possession de ce don que rien n'égale à mes yeux et qui m'a été refusé. J'ai passé dans leurs ateliers des heures d'une incomparable richesse, d'autant plus riches qu'elles étaient volées à des occupations, des devoirs, des travaux, des plaisirs même qu'un homme plus raisonnable, plus soucieux de ses intérêts immédiats, n'aurait pas négligés. Je ne le regrette pas. Ce que je regrette, c'est de ne plus pouvoir venir m'asseoir dans cette grande pièce, au dernier étage de ce qui avait été auparavant une maison close, entre les murs de laquelle Imre Ámos et Margit Anna me sont apparus pour la première fois comme les élus, les messagers presque incestueux d'un univers entrevu en rêve. Le génie de sa

race, bien sûr, ce génie tourmenté, mystique et sensuel, habitait l'âme d'Imre à une profondeur telle que les moindres objets d'une nature morte, un vase, une pendule, le dossier d'une chaise s'illuminaient, comme ses figures, de sourdes lueurs qui les arrachaient à leur habituelle destination, pour en faire les signes d'un monde prophétique. Il peignait déjà, face à une glace sans tain, dont le cadre n'était qu'un trompe-l'œil, les apparitions de cet ange qui le guettait derrière le chandelier à sept branches et qui l'a rejoint, lui l'être le plus innocent, le plus étranger au mal, quelque part en Ukraine, à proximité d'un de ces champs de mine où c'était sa pauvre vie d'artiste juif qu'on le forçait à désamorcer.

L'autre dont je continue après quinze ans à éprouver la perte, comme reste sensible la cicatrice d'une blessure mal fermée, c'est István Farkas, sans cesse déchiré entre sa vocation de peintre et ses devoirs envers la grande maison d'édition, héritée de son père, à laquelle il a consacré tant de ses forces, les dernières années de sa vie. Nul n'a pu se vanter de le voir au travail. Quand il consentait à vous laisser pénétrer dans son atelier, on eut pu se croire dans le laboratoire d'un alchimiste se préparant pour la réalisation du grand œuvre, avec les bocaux bien rangés de ses couleurs en poudre et la présence, près du chevalet, de cette table roulante à la surface polie, vernissée qu'il utilisait en guise de palette. Mais il préférerait de beaucoup vous recevoir chez lui parmi l'amoncellement des toiles et des cartons de cet aristocrate vagabond et illuminé, hôte des asiles de nuit, Mednyánszky, qui lui avait donné ses premières leçons et auquel il avait voué un grand culte. Soudain il disparaissait. Un coup de téléphone vous appelait ensuite d'urgence pour un rendez-vous mystérieux à l'hôtel de l'île Marguerite. Là, dans une chambre qui était un de ses nouveaux refuges, toute la poésie automnale du parc s'étalait devant vous, fixée en touches légères, sur de grandes aquarelles qui devenaient alors, véritablement, le site de l'insolite. Mais nulle part peut-être n'apparaissait-il aussi typiquement lui que régnant en maître sur l'un des plus extraordinaires paysages de contreforts volcaniques, de prés et d'eau que j'ai jamais vus, à Szigliget, au bord du lac Balaton. Après, le déporté qu'il est devenu s'est enfoncé dans le brouillard qui nous a ravi tant de figures familières. Il est allé rejoindre ces personnages fantomatiques : vieilles femmes en capes et à chapeaux à brides, revenants d'un autre âge aux gants rouges qui peuplaient cet univers déjà hanté dont ses pinceaux, plus sensibles que la baguette du sourcier,

captaient à la profondeur du cauchemar les effluves pour en donner la traduction picturale.

Si je pouvais encore me glisser parmi les anonymes passants qui, sans rien y trouver d'extraordinaire, frôlent chaque jour les murs de ce grand immeuble qui fait face, du côté de Pest, au Pont de Chaînes, je trouverais aujourd'hui une place vide à la fameuse table, devenue symbolique, du café Gresham à laquelle il était plus difficile pour un artiste d'être admis que d'accéder à une gloire internationale : celle de Róbert Berény. Comme Aurél Bernáth dont le chef d'œuvre incontestable restera peut-être paradoxalement son livre de souvenirs à la saveur si prenante : « Ainsi vivions-nous en Pannonie », Berény n'a réussi que pendant de courtes périodes, entre 1920 et 1934 surtout et comme miraculeusement par à-coups, plus tard, à être, au sens absolu, le grand peintre qu'il était pourtant en puissance. Il fallait le voir, intérieurement tiraillé par le sentiment de sa double appartenance à la race juive avec laquelle il ne pouvait plus entièrement s'identifier et au peuple hongrois qui ne voulait pas de lui ; pour comprendre tout ce qu'avait de complexe sa personnalité. Mais à l'intelligence éclairée, un peu trop spéculative même, qui ne manquait à aucun des membres de ce petit groupe, Berény joignait de rares qualités de cœur et c'est cette noblesse innée, la rectitude de son comportement, une chaleur humaine communicative qui sont passées aussi dans son œuvre et lui donnent sa parfaite authenticité.

Quand Egry venait s'asseoir à cette table du Gresham, je ne me lassais pas de contempler avec un mélange d'admiration et de surprise ce visage sur lequel, à chacune de ses apparitions, des rides de plus en plus profondes dessinaient le diagramme, tout en zébrures, de ses paysages du Balaton. Il est mort comme il a vécu, solitaire, pareil à quelque gardien de phare qui, à force de guetter les horizons du lac, finit par se résorber dans cette symphonie de lumière et d'eau qui se jouait en plein midi sur ses prunelles. Quelle sagesse, quelle retenue et, en apparence du moins, quelle placidité au contraire sur les traits d'un Szönyi pour lequel la vue du Danube et de l'arrière-pays aux environs de Zebegény a représenté un motif inépuisable d'inspiration. Avec la venue d'Oltványi, plus amateur d'art que financier, la conversation s'animait encore entrecoupée des remarques moqueuses et des savoureux paradoxes de Pátzai, le sculpteur que, seul peut-être, un manque de foi aveugle, de naïveté a empêché d'atteindre certains sommets.

Béni Ferenczy ne fréquentait guère qu'accidentellement le Gresham, sur les pressantes injonctions de l'un ou l'autre des habitués et le lent, amoureux mûrissement de son œuvre ne devait rien aux discussions qui s'y donnaient libre cours. Notre amitié avait été immédiate, préparée de longue date, il est vrai, par celle qui m'unissait à sa sœur Noémi qui, bien avant le renouveau de la tapisserie en France, avait trouvé là une manière originale de s'exprimer. Ferenczy qui venait de passer plusieurs années en Russie était rentré à Budapest riche de nombreuses expériences artistiques mais aussi d'enseignements de toute sorte sur le plan humain et social et la générosité de sa nature, sa sensibilité affinée que de longues méditations sur les problèmes de son art, loin de la stériliser, avaient encore rendue plus vive trouvaient maintenant leur épanouissement. Après de patientes recherches dans le cadre desquelles le cubisme avait joué son rôle, il était parvenu au point où il pouvait tout se permettre. Sa tranquille audace se déployait aussi bien dans de petits bronzes, d'une plénitude de forme, d'une finesse d'exécution remarquables que dans ses dessins, ses médailles, ses figures pour des monuments funéraires, ou ses bustes. Tous étaient traités dans le même esprit de concision qui leur donnait leur valeur monumentale, avec la fermeté souveraine de l'artiste qui domine sa matière et se situe hors du temps.

Avec Márffy que je ne sais quel ostracisme tenait éloigné des amicales réunions du Gresham, tout se résolvait dans un éblouissant feu d'artifice pictural. Ses éclatantes visions de la Riviera italienne ne l'emportaient même pas en intensité suggestive sur telle nature morte de fruits, tel bouquet de fleurs, telle vue de son jardin, tant c'était en lui, dans ses yeux que la vraie fête des couleurs déroulait son cortège. Il était comme pénétré par toutes les richesses végétales éparses dans l'univers. De ses mains naissaient des aquarelles lumineuses, aérées, d'une fraîcheur aussi sensible que le duvet d'une pêche. Tirant, l'une après l'autre, tant de feuilles délicates de ses cartons, je ne savais plus où je me trouvais : dans son atelier ou en plein mirage. Márffy à qui des esprits chagrins reprochaient ce qu'ils nommaient sa légèreté, confondant lourdeur avec profondeur et laborieuse spéculation avec poésie !

Je n'en finirais plus si je voulais maintenant, dans ce qui commence à devenir un épais album de famille, mettre au-dessous de chaque portrait, de chaque instantané une annotation, une remarque. Force m'est donc de tourner rapidement certaines pages, de paraître oublier ceux que je n'oublie pas, qu'ils ne soient plus qu'une ombre, une signature au bas d'une toile, sur le socle

d'une statue, qu'ils continuent de vivre en Hongrie ou soient dispersés au hasard de ces violents tourbillons qui ont effeuillé à plusieurs reprises notre rose des vents.

Mais après Zebegény où je vois se profiler contre les maisons paysannes la silhouette de celle qui, tout un été, en fut la nymphe blonde, trempant son pinceau dans la brume miroitante de l'aube, après cette terrasse de Nógrádverőce surplombant le Danube où, comme dans un dialogue antique, j'entendais se répondre les voix des deux sœurs, des deux Muses, la pianiste et l'architecte, comment négliger, sur l'autre rive du fleuve, Szentendre et sa colonie d'artistes ? C'est là qu'un Czóbel, redevenu campagnard après son annuel séjour à Paris, obéissait à ce besoin qui était devenu de plus en plus profond en lui avec l'âge de reprendre contact avec son sol natal. Je savais bien qu'à chacune de mes visites quelque heureuse surprise m'attendait, qu'après avoir opéré avec une prudence avertie qui n'excluait pas une certaine fougue le dosage des bruns, des bleus, des verts, des pourpres qui allaient composer une fois de plus le fond de sa palette, il les aurait poussés ensuite jusqu'à leur extrême degré de concentration et serait parvenu à en tirer de nouveaux effets. Mais il fallait commencer par admirer dans le jardin les plus récentes plantations, partager son enthousiasme devant les carrés de légumes. Et la peinture ? Il se faisait prier, s'excusant d'avance. Il n'avait pas grand-chose de bon à montrer. J'allais être déçu. Enfin il s'exécutait comme vaincu par mon insistance.

J'ai ainsi vu surgir de l'ombre, dans la pièce dans laquelle il travaillait, ces figures comme pétries dans le limon de la terre, ces fruits dérobés à l'arbre de la science, rayonnant du feu intérieur auquel se reconnaissait leur essence. Troublante minute que celle où l'artiste, saisissant le tableau que, prudemment et comme pour se défendre contre sa propre curiosité, il avait retourné contre le mur vous met brusquement et se trouve lui-même en face de sa création. Haine et amour se disputent son âme. Et pour avoir, maintes fois, personnellement éprouvé ce sentiment complexe qui vous saisit, en ouvrant les pages toutes fraîches d'une revue, à voir tomber en poudre entre les rangs serrés des hostiles petits caractères d'imprimerie les ailes de papillon de ce qui fut vos rêves et vos idées, je laissais d'abord passer la première vague d'émotion, avant de poser, en signe d'acquiescement, mon bras sur l'épaule de l'ami. Alors, rassérénés, nous parlions d'autre chose, de sa dernière rencontre avec Braque, des quais de la

Seine ou de Mallarmé dont il gardait toujours les poésies sur sa table, à portée de sa main.

Ce geste inlassable du pêcheur qui jette son filet dans le vide de la nuit, combien de fois l'ai-je répété maintenant, pour en retirer quoi ? Comme lui, au lieu des poissons d'argent qu'il croyait déjà tenir, les écailles d'une lune dont le miroitement continue de le leurrer à la surface des vagues. Il m'a fallu dix ans pour apprendre à me satisfaire à peu près de tels mirages. C'est sans doute parce qu'auparavant j'avais été comblé. En amitié, en amour et certainement plus qu'en proportion avec mon seul mérite. J'ai même eu la chance de rencontrer sur ma route le génie. Aujourd'hui tout le monde s'est mis d'accord pour le reconnaître et lui rendre hommage. Il est bien temps ! Bartók habitait ces hauteurs dont plus d'un siècle auparavant les dieux antiques avaient aussi permis l'accès à Hölderlin. Un monde de pureté trop éclatant pour ceux qui restaient embourbés dans leurs conventions quotidiennes. Je n'ai jamais vu une telle noblesse sculptée en traits si clairs sur un visage. Et tandis qu'il me parlait de Debussy, du chant populaire, de ses recherches dans ce domaine en Transylvanie ou en Afrique du Nord, j'admirais, sans pouvoir en détacher mes yeux, son front, front sur lequel se concentrait, comme au sommet d'une colonne dorique, toute la lumière, la sérénité d'une intelligence à son solstice. Combien n'a-t-il pas fallu qu'ensuite on multipliât contre lui les avanies, les mesquineries auxquelles il était déjà en butte, sans que leur évocation provoquât de sa part d'autre réaction que la contrainte d'un sourire un peu amer, pour que le dégoût devant la tournure qu'avaient prise les événements l'emportât définitivement sur toute autre considération et qu'il se décidât pour l'exil.

Il semble bien que l'ingratitude soit l'unique récompense que les pays ne marchandent jamais à ceux dont ils tirent le plus de grandeur. Vivant, Bartók en a fait l'expérience. La consécration posthume dont il est l'objet n'a modifié en rien les données essentielles au problème. La mauvaise querelle déclenchée, il n'y a pas si longtemps, par d'actifs iconoclastes, autour de la question du formalisme musical suffirait, à elle seule, à le prouver. Même l'exemple de celui qui est aujourd'hui le plus grand nom de la musique hongroise, ne saurait être invoqué ici de plein droit, si je me réfère à l'impression que m'a laissée notre dernier entretien. Bartók aurait-il dû attendre d'être devenu un vieillard intangible pour que pleine justice lui soit enfin rendue ? Ce n'est pas devant les statues, même si c'est un vivant que, faute d'avoir réussi à l'abattre, on place

sur un socle, qu'il est méritoire de s'incliner. Et il ne s'agit pas ici de la seule Hongrie, ni des seuls musiciens auxquels je pense plus particulièrement, parce que je sais leur attachement à un idéal que Bartók incarnait de façon éminente et pour lequel ils ont lutté, comme lui, jadis, en ma présence. Il s'agit de tous ceux qui n'ont pas démerité. Quant aux autres, plutôt que de porter sur eux un jugement, il est préférable de les abandonner à leur sort.

Tout homme qui se souvient risque de voir se renouveler à ses dépens le mythe d'Orphée. Cette Eurydice, cette revenante d'un pays perdu, qu'on voulait serrer encore une fois dans ses bras, ramener au jour, à peine a-t-on achevé la dure montée qu'elle s'est évanouie : elle n'existe plus pour vous que dans les ténèbres. Que faire d'autre alors que de redescendre à sa suite, de se remettre à errer, essayant ici de forcer telle porte, là d'abattre tel pan de mur derrière lesquels se cache une aurore qu'on désespère d'atteindre. Ce tunnel n'a pas d'issue, on le sait. Comme d'un continent submergé, tout en tâtonnant, pas à pas, on s'attache pourtant à dresser la carte de ce qui vous en reste. Que de places où, sous les arbres, se dressent des silhouettes furtives auxquelles il devient de plus en plus difficile de donner des noms ! Y avait-il tant de rues auxquelles on tenait à cause d'un détail anodin, d'une odeur, du chatolement d'une rencontre lorsqu'à l'improviste un regard, deux mots échangés comme d'une rive à l'autre faisaient d'un cœur en apparence tranquille une mer démontée, gonflée de vagues qui venaient fiévreusement battre contre les murs ? C'est bien la même ville, la même lumière trouble au crépuscule, le long des quais, la même foule aussi de visages mais tellement changés. On voudrait les arrêter, tous ces inconnus familiers, mais ils ne vous voient pas. Alors on cite : « Etes-vous devenus sourds, vous qui continuez de vivre en moi, sans que rien ne puisse vous tirer de votre terrible indifférence ? » Ils sont passés sans se retourner. C'était la dernière tentative, le dernier appel. L'écho même ne répond plus.